

voir de retirer des divers territoires soudanais les troupes, les employés civils et autres individus qui désiraient regagner l'Égypte. Puis, après avoir complété l'évacuation, il devait organiser un gouvernement, si possible — comme si la chose n'était pas absolument infaisable! — Lord Granville approuva ces instructions.

Il était entendu cependant, m'a-t-on dit, que, s'il y avait impossibilité à rapatrier les garnisons du Soudan tout entier, Gordon, sans perdre de temps, aurait à faire évacuer Khartoum. Mais cela ne se trouve dans aucun document officiel avant le 23 mars 1884, et l'on ignore si ce télégramme<sup>1</sup> est jamais parvenu au général.

Le 26 janvier 1884, Gordon partait pour Khartoum, où il fit son entrée le 18 février. Les nombreuses dépêches qu'il expédia pendant le voyage témoignent de sa parfaite confiance. — Un peu plus tard, le *Times* publiait ce télégramme de son correspondant, M. Potter, gérant du consulat anglais à Khartoum : « Le peuple est dévoué au général Gordon : il veut sauver la garnison, puis abandonner définitivement — on y est bien forcé — le Soudan aux Soudanais ».

Et, tout comme le peuple de Khartoum, la presse anglaise, naguère si perspicace au sujet de Valentin Baker Pacha, s'enthousiasmait de plus en plus, ne prédisait que succès. Le général avait accompli en Chine des choses si étonnantes! il avait extirpé du Soudan la traite des esclaves, il avait su gagner l'affection de ces moroses Soudanais! Et les gazettes trouvaient tout naturel qu'avec sa baguette blanche et sa demi-douzaine de domestiques il délivrât tant de gens déjà voués à la mort, les garnisons du Senaar, du Bahr-el-Ghazal, de l'Equatoria : un total de 29 000 hommes; les employés civils, leurs femmes et leurs enfants, ... puis, après cette tâche plus qu'herculéenne — car elle était impossible, — il aurait encore à établir un gouvernement!

Mais dès le 29 février Gordon télégraphiait : « Peu de chances pour le mieux, beaucoup de chances pour le pire ». Et, le 2 mars : « Rester ou non à Khartoum? — Le choix n'est plus entre mes mains ». Le 16 mars : « Avant longtemps nous serons bloqués ». Vers le 30 ou le 31 : « Nous avons des provi-

1. C'est la seule dépêche tout à fait claire que je lise dans le Livre Bleu de cette période.

sions pour cinq mois. L'ennemi nous assiège de toutes parts.»

Il faut croire, du reste, qu'un grave malentendu existait entre ce que voulaient exprimer les instructions de l'agent britannique et ce qu'en comprenait le général, car il écrit à Sir Evelyn Baring :

« Vous me demandez les causes et les raisons de mon intention de rester à Khartoum. Je reste à Khartoum parce que les Arabes nous y ont enfermés et ne veulent pas nous laisser sortir. »

Pendant ce temps, en Angleterre, l'opinion publique pressait impérieusement le cabinet d'aviser à la délivrance du général. Mais il était entendu entre Lord Granville et Gordon que la mission de celui-ci avait précisément pour but de dispenser le Gouvernement d'envoyer ses troupes au Soudan : Lord Granville avait déclaré d'ailleurs qu'il n'y emploierait pas de régiments anglais ou indiens. Le ministère n'était donc guère pressé de céder aux réclamations du pays. Enfin, les clameurs augmentant, le Parlement et la nation s'unissant dans le devoir d'arracher à la mort le brave soldat qui s'était si généreusement dévoué, M. Gladstone, le 5 août, à la Chambre des communes, se leva et demanda le vote de la somme nécessaire aux mesures qui devaient délivrer Gordon.

Deux routes étaient indiquées par où l'expédition de secours pouvait approcher de Khartoum : l'une coupe droit à travers le désert, de Souakim à Berber; l'autre est le cours du Nil. Gordon manifesta sa préférence pour cette dernière, et ce fut celle qu'adopta le général commandant l'expédition.

Le 18 septembre, le vapeur *Abbas*, qui portait le colonel Stewart, ancien compagnon de Gordon, M. Power, correspondant du *Times*, M. Herbin, consul de France, plusieurs Grecs et Égyptiens, quarante-quatre hommes en tout, fit naufrage en essayant de franchir les abords de la cataracte d'Abou-Hamid. Les Arabes les invitèrent à atterrir tranquillement et sans armes. Stewart accepta et gagna la terre avec Power, Herbin et Hassan Effendi; on les fit entrer dans une maison où ils furent immédiatement massacrés.

Le 17 novembre, Gordon fait savoir à Lord Wolseley, alors à Ouadi-Halfa, qu'il peut tenir quarante jours encore, que les mahdistes sont au sud, au sud-ouest, à l'est, mais pas au nord de Khartoum.

Le jour de Noël 1884, la plus grande partie de la colonne de

secours était rassemblée à Korti. La marche avait été aussi rapide qu'avaient pu l'assurer l'énergie et l'habileté du commandant. On ne vit probablement jamais une troupe si nombreuse animée d'une plus vive ardeur que celle qui suivait Lord Wolseley à la rescousse du vaillant soldat resté seul à Khartoum.

Le 30 décembre, une partie des forces commandées par le général Herbert Stewart se rend, avec 2 099 chameaux, de Korti aux puits de Gakdoul, et fait le trajet en 46 heures 50 minutes; onze heures après, Sir Herbert et tous les chameaux repartent pour Korti et y arrivent le 5 janvier. Le 12, retour à Gakdoul; le 13, à deux heures de l'après-midi, on s'achemine enfin vers Abou-Klea. C'est là que, le 17, se livre la fameuse bataille dont le résultat fut une victoire chèrement achetée. Sur un effectif de 1 800 hommes les troupes anglaises perdaient 9 officiers et 65 soldats; il y eut 85 blessés. 1 100 mahdistes étaient couchés sans vie devant le carré. Si cette vaillante escouade se fût augmentée des 3 000 Anglais qui poursuivaient leur route dans la vallée du Nil, la marche vers Khartoum n'eût été qu'une promenade. Le 19, nouveau combat, près de Metammeh; les Anglais ont 20 tués et 60 blessés, mais ils occupent un village perché sur une terrasse de gravier près du Nil; l'ennemi perd 250 hommes.

Le 21 ils entrent en communication avec quatre vapeurs ancrés à l'abri d'une île; ils étaient là depuis quelques semaines, envoyés par Gordon pour attendre la colonne anglaise. Le 22 et le 23, Sir Charles Wilson fait une reconnaissance, construit deux petits forts, change l'équipage des vapeurs et prépare son combustible. Le 24, deux de ces navires remontent le fleuve, n'emportant qu'une vingtaine de soldats européens. Le 26, deux hommes montent à bord; ils racontent qu'on s'est battu à Khartoum; le 27 on leur crie du rivage que Khartoum est tombé, que Gordon a péri. Un autre indigène le leur confirme le lendemain. Wilson poursuit sa route jusqu'à ce que ses navires soient devenus une cible pour les canons d'Omdourman et de Khartoum, sans compter les balles tirées d'une distance de 70 à 180 mètres; il ne vire pas de bord avant de n'avoir plus de doute sur la mort du général. Descendant alors à toute vapeur, il mouille à Tamaniéh le soir; deux messagers vont aux nouvelles. L'un d'eux revient

lui dire que, pendant la nuit du 26 janvier, les mahdistes ont pénétré dans la ville par suite de la trahison de Farag Pacha; Gordon a été tué. Le lendemain, le prophète a fait son entrée, puis s'est retiré après avoir offert ses actions de grâces dans une mosquée et octroyé à ses guerriers trois jours de pillage.

« Dans la ville, dit le rapport du major Kitchener, le massacre dura environ six heures et coûta la vie à 4 000 personnes, pour le moins. Les bachi-bouzouks et les réguliers blancs, au nombre de 3 527, les Chaigia irréguliers, au nombre de 2 330, furent presque tous égorgés de sang-froid après avoir rendu les armes. » Les habitants échappés à la mort durent sortir de la ville; on les fouillait à mesure qu'ils traversaient les portes, puis ils furent emmenés à Omdourman, où l'on partagea les femmes entre les chefs mahdistes; les hommes, dépouillés de leurs vêtements, s'enfuirent au hasard, pour se tirer d'affaire comme ils pourraient. Un négociant grec qui réussit à se sauver raconta que Gordon avait été trahi, non par Farag Pacha, mais par des marchands de la ville qui avaient traité avec l'ennemi.

Le Darfour, le Kordofan, le Senaar, le Bahr-el-Ghazal, Khartoum étaient au pouvoir des mahdistes; Kassala suivit bientôt, et de toute la longueur et de toute la largeur de cet immense Soudan égyptien il ne resta plus que la Province Équatoriale, dont le gouverneur était Emin Bey Hakim, le « fidèle médecin ».

Les Anglais s'étaient fait un devoir de secourir leur courageux compatriote, le vaillant et célèbre guerrier: il n'est pas surprenant qu'une partie de cet intérêt se reportât sur celui des lieutenants de Gordon qui, en temporisant comme Fabius, avait pu épargner aux siens le sort des garnisons du Soudan. Comment auraient-ils manqué de sollicitude pour le brave officier et sa petite armée presque perdus dans le sud lointain? Donc, s'il était possible de leur venir en aide sans dépenses exagérées, les fonds nécessaires seraient bientôt souscrits.

Le 16 novembre 1884, Emin Bey écrit à M. A.-M. Mackay, missionnaire dans l'Ouganda :

Le Soudan est devenu le théâtre d'une insurrection; depuis dix-neuf mois je suis sans nouvelles de Khartoum, et j'en conclus que la ville est au pouvoir des rebelles ou que le Nil est bloqué.

Mais il ajoute :

Quoi qu'il en soit, veuillez informer vos correspondants, et par eux le gouvernement égyptien, que tout va bien ici : nous sommes décidés à tenir bon jusqu'à ce que le secours arrive ou que nous perdions la vie.

Et dans une seconde lettre au même missionnaire et datée du même jour :

La province du Bahr-el-Ghazal étant perdue, et le gouverneur Lupton Bey emmené au Kordofan, on ne peut informer le gouvernement de ce qui se passe ici. Depuis dix-neuf mois nous sommes sans communications avec Khartoum ; je suppose que la rivière est barrée.

Prière donc de faire savoir, si possible, au gouvernement égyptien qu'encore aujourd'hui tout va bien, mais que nous avons le plus grand besoin d'assistance. Jusqu'à ce que le secours arrive, il faut tenir bon, ou périr!

Le 31 décembre 1885 il écrit de Ouadelaï à M. Charles-H. Allen, secrétaire de la Société anti-esclavagiste :

Depuis le mois de mai 1885 nous sommes absolument séparés du reste du monde. Oubliés, abandonnés du gouvernement, il nous a fallu faire de nécessité vertu. L'ennemi nous a vigoureusement attaqués depuis l'occupation du Bahr-el-Ghazal, et je ne saurais assez louer l'admirable dévouement de nos soldats nègres : pendant une longue guerre qui pour eux, il faut le dire, n'offre aucun avantage, privés depuis si longtemps des choses les plus nécessaires à la vie, ne recevant plus de paye, ils se sont battus vaillamment, et quand, dévorés par la faim, après dix-neuf jours de souffrances et de privations incroyables, leur force était épuisée, quand le dernier cuir de leur dernière botte a été mangé, ils se sont lancés au milieu de la troupe ennemie et ont réussi à passer! Et tout cela, ils l'ont enduré sans la moindre arrière-pensée, sans l'espoir de la plus modeste récompense, poussés uniquement par le devoir et le désir de montrer leur vaillance à leurs adversaires!

Je me rappelle l'impression produite sur moi et sur mes amis quand parut dans le *Times* ce noble témoignage rendu par un chef à la valeur et à la vertu militaire de ses soldats. Quelques jours après, nous commençons à discuter les voies et moyens pour porter secours à celui qui avait écrit cette lettre.

Et que dire de celle-ci, adressée à la même date au D<sup>r</sup> R.-W. Felkin?

Les journaux vous auront sans doute appris que le pauvre Lupton, qui jusqu'alors avait bravement défendu sa province du Bahr-el-Ghazal, a été

forcé, par la trahison de ses gens, de se rendre aux émissaires de l'ancien Mahdi, qui l'ont emmené au Kordofan.

J'ai pu, par un stratagème, préserver d'un semblable sort ma province et moi-même ; les rebelles ont fini par m'attaquer et m'ont causé de grandes pertes en hommes et munitions. Mais à Rimo, dans le Makraka, je leur ai asséné un tel coup que, depuis, ils me laissent tranquille. On venait de m'apprendre la chute de Khartoum en janvier 1885 et la mort de Gordon.

Tout cela m'a contraint à évacuer nos stations extrêmes et à rappeler nos soldats et leurs familles, espérant toujours des renforts du gouvernement ; en vain, je commence à le croire, car depuis avril 1885 je n'ai reçu du nord aucune sorte de nouvelles.

Le gouvernement de Khartoum ne s'est pas bien conduit à notre égard. Quand on a évacué Fashoda, on aurait dû se rappeler qu'il y a ici, dans la Province Équatoriale, quelques serviteurs de l'État qui ont fait leur devoir et ne méritaient point qu'on les abandonnât à leur sort sans plus de cérémonie. Du moins eût-il fallu nous relever de notre consigne : nous aurions compris, alors, qu'on nous regardait comme n'étant plus bons à rien.

Il ne nous restait plus qu'à chercher une porte de sortie, et, en premier lieu, à faire savoir en Égypte que nous ne sommes pas morts. Me dirigeant donc vers le sud, je suis venu à Ouadelaï après avoir pris à Lado les mesures nécessaires.

Je me propose de tenir le pays le plus longtemps possible ; j'espère que dans sept ou huit mois mes lettres arriveront en Égypte et qu'on me répondra par Khartoum ou Zanzibar. Si le Soudan a été abandonné, j'emmennerai tout mon monde vers le sud. Puis j'enverrai tous mes Égyptiens et les employés venus de Khartoum, à Zanzibar *via* l'Ouganda ou le Karagoué : je resterai chez Kabba-Rega avec mes troupes nègres jusqu'à ce que le gouvernement m'informe de ses désirs.

A cette époque, Emin comptait donc se débarrasser de tous ses Égyptiens ; lui-même pensait partir dès que le gouvernement l'aurait informé de « ses désirs ». « Ses désirs » ne pouvaient être évidemment que de lui voir abandonner sa province, puisqu'il était impossible de la conserver ; il aurait profité de l'escorte pour quitter l'Afrique.

Le 6 juillet 1886, Emin écrivait à M. Mackay :

Croyez bien que je ne suis pas pressé de m'arracher d'ici et de m'éloigner de ces régions où j'ai peiné dix ans.

Tout mon monde, et principalement les troupes nègres répugnent singulièrement à se rendre dans le sud et de là en Égypte ; ils demandent à rester ici jusqu'à ce que l'on puisse les rapatrier par le nord. Pour moi, à

moins qu'un danger ne nous surprenne, et si nos munitions durent encore quelque temps, je suivrai vos conseils et resterai jusqu'à ce qu'un secours quelconque nous arrive. Soyez sûr que je ne veux, en aucune façon, vous occasionner d'ennuis dans l'Ouganda.

Je ne me déciderai à marcher vers la côte que contraint par une cruelle nécessité. Du reste, il y a deux autres routes. La première va droit de chez Kabba-Rega au Karagoué; la seconde mène *via* l'Oussongora aux stations du Tanganyka. J'espère que je n'aurai besoin ni de l'une ni de l'autre.

Mes gens perdent patience à attendre si longtemps et se demandent avec anxiété quand viendra le secours. Il serait désirable que quelque messenger nous arrivât d'Europe, soit par le pays des Massai, la route la plus directe, soit du Karagoué par la contrée de Kabba-Rega, afin que mon peuple voie qu'on s'intéresse encore à lui. Je payerais en ivoire les frais de ce voyage.

Je le répète encore, je suis prêt à rester, à administrer ces contrées aussi longtemps que possible jusqu'à ce qu'on nous envoie du secours, mais je vous supplie de faire tous efforts pour en hâter l'arrivée. Assurez Mouanga qu'il n'a rien à craindre de moi ou des miens, et que, vieil ami de son père Mtesa, je n'ai aucune intention de lui nuire.

Nous pouvons juger par ces lettres que les gens d'Emin lui sont encore fidèles; du moins ils obéissent à ses ordres; mais, sauf les Égyptiens, pas un seul ne demande à regagner l'Égypte. On le voit étudier les routes possibles pour battre en retraite; ailleurs il parle d'arriver à la mer par la route du Monbottou; ici, il songe à celle qui traverse la Massaïe, ou bien il passerait par l'Ounyororo, puis il se rendrait à l'Oussongora par l'ouest de l'Ouganda, et de là au lac Tanganyka! Si les troupes noires ne devaient pas le suivre, certes il ne pourrait faire ce long voyage avec les employés égyptiens et leurs familles.

Quelques extraits de lettres de M. F. Holmwood, gérant du consulat général de Zanzibar, à Sir Evelyn Baring et datées du 25 et du 27 septembre, nous indiqueront les vues d'un homme qui, par sa position et ses connaissances, était des mieux placés pour donner son avis sur les mesures à prendre pour la délivrance d'Emin.

Les lettres que j'ai reçues d'Emin vont jusqu'au 27 février 1886, où il se proposait d'évacuer sa province par détachements: il comptait expédier le premier à la fin de juillet, après la saison des pluies, mais le D<sup>r</sup> Junker et M. Mackay m'informent tous deux qu'Emin leur a écrit depuis. La majeure partie des 4 000 Égyptiens qui sont toujours restés fidèles à l'Égypte et ont soutenu le gouverneur malgré les constantes attaques des adhérents du Mahdi et le danger imminent de mourir par la faim, refuseraient de

quitter le pays, et il est décidé maintenant, si du moins la chose est possible, à rester à son poste et à sauvegarder les intérêts de l'Égypte jusqu'à l'arrivée du secours.

Si l'Ouganda était délivré de ce tyran (Mouanga), la Province Équatoriale, même avec le présent et primitif système de communications, ne serait plus de Zanzibar qu'à huit semaines de « poste », et un dépôt placé sur l'Albert-Nyanza, en lieu sûr, fournirait une base à n'importe quelles opérations; on déciderait dans la suite.

Le D<sup>r</sup> Junker dit que le pays à l'est des chutes Ripon<sup>1</sup> est impraticable et qu'Emin a perdu de nombreux soldats en essayant d'y ouvrir une route. S'il en est ainsi, on ne pourrait compter, pour tourner l'Ouganda et son annexe orientale, sur l'autre ligne par laquelle le D<sup>r</sup> Fischer a essayé de secourir Junker, et qu'il recommande, je crois. La voie bien connue qui passe par l'Ouganda serait la seule que pût suivre une expédition de taille modeste.

Autant que j'en puis juger sans longs calculs, il faudrait, pour le moins, 1 200 porteurs, plus une garde de 500 indigènes bien armés.

Le général Matthews, que j'ai consulté, trouve ce dernier chiffre beaucoup trop bas, mais, après avoir pesé les témoignages de plusieurs hommes d'expérience et connaissant l'Ouganda, je crois encore que 500 noirs armés de carabines récent modèle et sous la conduite de chefs capables suffiraient grandement, au besoin, avec l'aide des engagés irréguliers.

Un officier américain du gouvernement khédivial écrit à M. Portal qu'on pourrait sans doute communiquer avec Emin par l'intermédiaire des Arabes de Zanzibar, mais que lui expédier vivres et munitions serait chose impossible; peut-être les Arabes réussiraient-ils à lui faire ouvrir un passage; toutefois la ligne de retraite la plus sûre serait la région occidentale, par laquelle il gagnerait le Congo.

« Sans l'attitude menaçante du roi de l'Ouganda, dit M. F. Holmwood dans sa dépêche du 23 septembre 1886 au Foreign Office, secourir le D<sup>r</sup> Emin ne serait qu'une question de dépenses à régler au Caire, mais dans les circonstances présentes, nombre de choses graves sont à considérer et je dois les soumettre au gouvernement de Sa Majesté. »

Je voudrais appeler votre attention sur les remarques de M. Mackay au sujet de la seconde route conduisant à Ouadelai, route que le D<sup>r</sup> Fischer a essayé de prendre. Si M. Mackay ne se trompe, on échouerait probablement dans la tentative de

1. Cette route passerait à travers le pays des Massai.

tourner par cette ligne encore inexplorée l'Ouganda ou son annexe orientale.

M. A.-M. Mackay avait écrit de l'Ouganda (14 mai 1886) :

Vous aurez su, par la lettre du D<sup>r</sup> Junker, qu'Emin Bey avait eu la bonne fortune de se concilier l'obéissance de ses administrés. Il semble tenir de Gordon le secret de s'attacher ses sujets, et leur reste fidèle bravement. S'il eût voulu les quitter, il n'aurait eu qu'à prendre quelques centaines de soldats et à pousser hardiment vers la côte, droit à travers le pays des Massaï, ou bien par notre région, sans demander l'agrément de Mouanga (le roi de l'Ouganda) ou de qui que ce soit. Il sait bien que nul ici ne lui pourrait barrer la route, et, comme il me l'écrivait il y a plusieurs années, ce ne serait qu'un jeu pour lui d'emporter ce méchant village et d'en razzier le bétail.

Mais quel serait le sort des nombreux sujets restés fidèles au gouvernement égyptien ? Ils ne se soucient point de quitter leur fertile contrée pour être emmenés dans les déserts de la haute Égypte ?

Le D<sup>r</sup> Emin est un gouverneur habile et sage ; tous lui rendent cette justice, mais il ne peut toujours rester où il est, se succéder à lui-même pour ainsi dire, même si les troupes du Mahdi le laissent désormais tranquille. Notre pays avait entrepris de rapatrier les garnisons du Soudan. Pourquoi ne prendrait-il pas avantage de la position particulière d'Emin ?

La conduite de Mouanga relativement aux lettres qu'on lui a remises pour Emin a été fort peu respectueuse pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, qui avait reçu avec tant de bienveillance les envoyés de son père. Nous ne lui demandons qu'une chose, les faire parvenir à la première station, jusqu'à ce qu'Emin lui mandât si oui ou non il prendrait cette route, mais les dépêches sont encore entre ses mains.

Et à Sir John Kirk (28 juin) :

Les dangers encourus par le D<sup>r</sup> Fischer dans son voyage n'ont dû commencer qu'après Kavirondo ; il avait alors à traverser la contrée des redoutables Bakedi : le D<sup>r</sup> Junker nous dit qu'ils ont massacré des escouades entières de soldats appartenant à Emin Pacha.

Le D<sup>r</sup> Fischer, on se le rappelle, avait été envoyé à la recherche du D<sup>r</sup> Junker par le frère de celui-ci, et avait choisi pour route la rive orientale du Victoria-Nyanza. Arrivé au nord-est du lac, il regagna la côte.

M. Mackay continue :

Le D<sup>r</sup> Junker est avec nous. Il m'a apporté une lettre d'Emin Bey, datée du 27 janvier 1886. Il pensait envoyer ses gens (quelque 4 000 âmes) par

cette route-ci et en petits détachements. Ces mesures seraient funestes. Il me demande d'aller à sa rencontre, car il voudrait nous conduire deux vapeurs que, sans cela, il lui faudrait abandonner : l'un serait pour le roi, l'autre pour la mission.

Depuis lors, Emin paraît avoir découvert que son peuple, officiers et le reste, refuse de quitter le Soudan ; il songe donc à rester encore quelques années, pourvu seulement qu'on puisse le ravitailler de cotonnades, etc.

M. Mackay écrit fort judicieusement. Ses lettres m'ont donné de solides informations.

Naturellement, il croyait en plein à la loyauté des troupes d'Emin, et tous, nous partagions sa confiance. Combien grossièrement nous nous sommes mépris ! Jamais Emin n'aurait fait sa trouée jusqu'à la côte par l'Ouganda ou tous autres lieux avec des soldats de la trempe de ses ignorants et stupides Soudanais.

M. Joseph Thomson, dans une lettre adressée au *Times*, conseillait, lui, de passer par le pays des Massaï, qu'il se portait fort de faire franchir sans dommage à l'expédition de secours.

M. J.-T. Wills était pour le Mobangui Ouellé.

M. Harrison Smith, pour l'Abyssinie.

Un autre gentleman, intéressé dans la Compagnie des Grands Lacs, proposait que l'expédition prit la route du Zambèze-Chiré-Nyassa, pour se rendre par le Tanganyka au Mouta-Nzighé et au lac Albert. Un missionnaire du Tanganyka appuyait vivement ce projet, pas plus téméraire qu'un autre.

Après avoir soigneusement examiné plusieurs routes, le D<sup>r</sup> Felkin, dans un article du *Scottish Geographical Magazine*, prenait parti pour l'ouest du lac Victoria, le Karagoué et l'Ous-songora.

Au commencement du mois d'octobre 1886 j'avais longuement causé avec Sir William Mackinnon et M. J.-F. Hutton, ancien président de la Chambre de commerce de Manchester, sur les mesures à prendre pour ravitailler Emin et lui aider à tenir ferme. A notre avis, il ne lui manquait que des munitions. Ces messieurs ne demandaient pas mieux que de réunir au plus tôt les sommes nécessaires pour lui en procurer, mais en l'absence de leurs amis ils ne voulurent point décider seuls des voies et moyens. Nous discutâmes à fond le budget et les routes. Comme M. Hutton vient de m'en informer, le devis que